



UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

ÉCOLE DOCTORALE MONDES ANCIENS ET MÉDIÉVAUX

THÈSE

pour obtenir le grade de
DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

Discipline/Spécialité : Histoire des religions et anthropologie religieuse

Présentée et soutenue par :

Alfred ERRERA

le : 17 décembre 2013

Le rapport des maîtres soufis aux « peuples du Livre » et à leurs doctrines

Sous la direction de :

Monsieur Paul Fenton

Professeur des Universités,
Paris-Sorbonne

JURY :

Madame Marie-Thérèse Urvoy

Professeur des Universités, Bordeaux III,
Présidente du jury,

Monsieur Pierre Lory

Professeur des Universités, EPHE

Monsieur Giuseppe Cecere

Professeur des Universités, Università di Bologna

1. Introduction, visée et méthodologie

Si le regard de l'islam sur les autres religions fait l'objet d'un intérêt croissant, peu d'attention a été accordée au rapport des maîtres soufis tant au christianisme et au judaïsme qu'aux chrétiens et aux juifs. Dans une première partie, cette étude présente une analyse de ce sujet tel qu'il a été perçu par les intellectuels occidentaux qui se sont convertis à l'islam ou qui ont consacré au soufisme de longues années de recherche, en vue de dévoiler les principaux vecteurs du rapport positif des maîtres soufis aux chrétiens et aux juifs. Dans sa deuxième partie, elle analyse les positions des maîtres soufis selon cinq aspects : leur rapport aux Écritures et doctrines des chrétiens et des juifs, leur regard sur leurs rites et coutumes, la conception de leur Salut, leur relation aux chrétiens et aux juifs en tant que personnes, et enfin leur conception du *jihâd* guerrier contre les pays chrétiens, ainsi que le lien que font ces maîtres entre le *jihâd* majeur, celui de la lutte contre les mauvais penchants, et le *jihâd* mineur, belliqueux.

2. Le rapport positif des maîtres soufis aux « peuples du Livre » et à leurs doctrines

D'éminents intellectuels occidentaux ont embrassé l'islam par la filiation à l'ésotérisme islamique. La conversion du métaphysicien René Guénon (1886-1951), loin d'être le fait du hasard, « *était le résultat d'une enquête minutieuse sur les différentes religions mystiques et sociétés initiatiques de son temps* ». De nombreux convertis devinrent rapidement eux-mêmes des shaykhs, certains comme Schuon fondant leur propre confrérie. Ces maîtres, ainsi que certains chercheurs qui consacrent ou ont consacré à l'ésotérisme musulman le cœur de leur recherche, nous présentent une image très positive du rapport des maîtres soufis aux non musulmans. Pour eux, la base de leur tolérance et de leur ouverture tient à leur croyance en une religion primordiale, qui serait le tronc duquel naquirent toutes les religions. Geoffroy, éminent chercheur converti à l'islam par le biais du soufisme, nous présente le grand maître Ibn 'Arabî comme celui qui a vu dans chaque religion une théophanie dévoilant une partie de vérité. En réalisant sa propre tradition, le croyant peut parvenir à la Réalité universelle (*ḥaqîqa*), qui transcende toutes les croyances et confessions, et par là même devenir tolérant et ouvert. Pour Nasr, le Shaykh al-Akbar va même jusqu'à considérer positivement la doctrine chrétienne de la Trinité, analysant celle-ci comme trois modes différents de dévoilement de

Dieu. Jalâl al-Dîn Rûmî aura réalisé complètement ce ressourcement, proclamant qu'il n'est d'aucune religion, mais n'appartient qu'à l'Esprit suprême. Éva de Vitray-Meyerovitch, elle aussi convertie à l'islam par la porte soufie, affirme que « *l'islam de Rûmî est tolérance, amour universel, splendeur mystique, sens de la gloire divine..., c'est l'islam des saints musulmans, des grands penseurs, architectes, musiciens. Cet Islam-là est totalement universaliste.*¹ » Geoffroy décrit ce maître comme très ouvert aux autres confessions, comparant les voies menant à Dieu aux chemins qui convergent tous vers La Mecque. Mawlana n'a-t-il pas affirmé qu'il n'était d'aucune religion, n'aspirant qu'à appartenir à l'Esprit suprême ? N'a-t-il pas proclamé que « *quant à l'amour pour Dieu, il se trouve caché dans toute la création, chez tous les hommes, zoroastriens, juifs, chrétiens, en tous les êtres*² » ? Pour Massignon, la plupart des maîtres soufis effacent les frontières séparant les confessions, toutes ayant la même valeur relative en face du but suprême à atteindre : l'amour de Dieu. Geoffroy rappelle qu'Ibn Hûd a poussé si loin cette approche ouverte qu'il accueillait le soleil à son lever en faisant le signe de la croix et qu'ils proposaient trois voies initiatiques : celles de Moïse, de Jésus et de Muḥammad. Un maître soufi soutint d'ailleurs que tant que foi et infidélité ne seront pas complètement semblables, pas un seul homme ne deviendra un vrai musulman. Goldziher constate que les maîtres soufis ont remoulé l'image des premiers héros de l'islam, changeant leurs martiales figures en images d'anachorètes, des pénitents et des moines cloîtrés. Pour ce grand orientaliste, le *Fayṣal al-tafriqa* de Ghazâlî constitue un ouvrage consacré à l'idée de tolérance, dans lequel il proclame la doctrine islamique selon laquelle l'accord sur les fondements principaux de la religion est la base de la reconnaissance des hommes comme croyants, les divergences touchant des particularités dogmatiques et ritualistes ne pouvant offrir aucun fondement à l'excommunication.

La tolérance soufie trouve sa marque dans les influences réciproques entre ce courant, le judaïsme et le christianisme. Fenton a montré comment elles se reflètent dans les écrits de la *gĕnĕza* du Caire et dans les ouvrages de grands maîtres juifs du Moyen-âge. On les trouve aussi dans des pratiques similaires, dont les danses mystiques du *samâ*³. L'acceptation de savants juifs dans les cercles soufis en Perse constitue une preuve indubitable de la tolérance et de l'ouverture de maîtres soufis. Leur inclinaison à voir la présence divine et son action en toutes choses les a amenés à une tolérance de fait, même si parfois teintée d'un sentiment de

¹ Eva de Vitray-Meyerovitch, *Un message pour notre temps*, Paris : Éditions de la table ronde, 1993, p. 37.

² Djalâl-ud-Dîn Rûmî, *Fihî mâ-fihî, Le livre du dedans*, trad. Eva de Vitray-Meyerovitch, Paris : Sinbad, 1975, p. 261.

supériorité : ainsi al- Hallâj, conséquent avec sa conception déterministe, considère que Dieu a décidé que les juifs seraient juifs et les chrétiens chrétiens ; en conséquence, leur reprocher leur foi reviendrait à critiquer Allah lui-même, ce qui constitue le summum de l'hérésie. Geoffroy a noté le respect tout particulier que vouent aux moines et ascètes chrétiens les maîtres soufis qu'il cite, rappelant que certains d'entre eux ont présenté la conduite des moines comme un idéal à atteindre pour leurs disciples. De manière étonnante, les spécialistes du soufisme décrivant ce courant comme tolérant et ouvert aux autres religions témoignent d'un rapport positif des maîtres soufis au *jihâd* belliqueux, justifiant celui-ci comme une pratique religieuse de l'islam, l'acte religieux par excellence étant de sacrifier sa vie dans la Voie de Dieu. Geoffroy restreint cependant le champ de ce *jihâd* à la guerre défensive, dont il affirme qu'elle est la seule autorisée en islam.

3. Conclusions sur le rapport des maîtres soufis aux « peuples du Livre » et à leurs doctrines

Une étude plus détaillée selon les cinq aspects rappelés en introduction dévoile une image plus négative, voire inquiétante.

a. Le rapport des maîtres soufis aux Écritures et aux doctrines juives et chrétiennes

Pour les maîtres soufis, les « originaux » de la Torah et des Évangiles ont bien été révélés par Dieu, mais les juifs et les chrétiens les ont falsifiés, soit, comme le pense Ghazâlî, par manque de prudence dans sa transmission, soit sciemment par refus de reconnaître Muḥammad, qui aurait été annoncé dans les versions originales, comme le conçoit Rûmî. Renforçant la vraisemblance de la corruption des textes, Jalâl al-Dîn rapporte que certains chrétiens reconnurent Muḥammad et vénérèrent les versets de l'Évangile qui en parlaient. Muḥammad a apporté le message divin ultime, abrogeant définitivement tous les messages transmis avant lui. Après cette révélation, l'hérésie tient au rejet de la mission de Muḥammad. Pour Ghazâlî, les conséquences en sont très lourdes : « *Celui qui ignore le Messager et l'Autre monde est également incroyant (al-jâhil bi'l-rasûl wa-bi'l-âkhira aydan kâfir)*³ ».

La critique centrale des maîtres soufis par rapport aux doctrines juive et chrétienne consiste dans l'accusation d'associationnisme, les juifs considérant 'Uzayr comme fils de Dieu

³ Al-Ghazâlî, *Fayṣal al-tafriqa bayn al-islâm wal zanâdiqa*, *Le critère de distinction entre l'islam et l'incroyance*, arabe et français, trad. Mustapha Hogga, Paris : Librairie Philosophique J. Vrin, 2010. pp. 108-109.

(al-Makkî, al-Rânîrî), et les chrétiens croyant en la Trinité, et voyant donc Jésus comme Dieu, alors que pour eux il n'est qu'un homme, bien que né d'une immaculée conception et jamais mort (ni crucifié). Rûmî se montre même blessant, affirmant que considérer Jésus comme Dieu constitue les paroles d'ivrognes ayant bu le vin de Satan et décrivant le christianisme comme de l'or faux, noir et corrompu. Les soufis font acte d'islamisation et de « soufisation » des grands personnages de la Bible, les présentant comme reconnaissant Muḥammad en tant que Sceau des prophètes : Ainsi, pour Tabrîzî, Moïse avait ardemment souhaité imiter en tout Muḥammad et faire partie de son peuple. La même démarche a été suivie par les grands maîtres spirituels musulmans concernant Jésus : indifférents à l'anachronisme et à l'absurdité de leur affirmation, ils font de lui un musulman qui suit les règles du droit islamique. Déniant l'essence même de sa personnalité telle qu'elle se révèle dans les Évangiles et la théologie de la passion, ils font revenir à la fin des temps celui qui symbolise la miséricorde, la non-violence et la pitié envers les pêcheurs dont il supporte les fautes, comme général d'armée dont la lance devient rouge du sang des ennemis de l'islam, comme juge suprême qui brisera les croix et fera périr les porcs. Enfin, voici Jésus accusé d'une vision faussée et monolithique du monde, et qui plus est, dans une condescendance vexante, considéré comme bien inférieur au Prophète de l'islam, et parfois lui-même coupable de sa déification. Le fait que les maîtres soufis lui reconnaissent un très haut niveau spirituel ne consolera pas, surtout à la lumière de l'accusation qu'il aurait manqué de foi en Dieu. Pire, lui dont l'image centrale est l'amour se voit accusé de manque d'amour de Dieu et attribué dans l'avenir le rôle de supprimer le christianisme et de mettre à mort toute personne qui ne le suivrait pas dans cette voie.

b. Le Salut des juifs et des chrétiens

Pour les maîtres soufis, le Salut ne provient pas d'actes bons ou mauvais, mais procède de la justesse de la foi. La foi des juifs en 'Uzayr comme Dieu et des chrétiens en la Trinité et plus particulièrement en la divinité de Jésus, ainsi que leur refus commun de reconnaître la prophétie de Muḥammad, les condamne donc aux affres éternelles de l'enfer. Même si Bistâmî prie pour qu'ils en réchappent, il ne renie pas le fait que les chrétiens et les juifs y échouent indépendamment de leurs actes. Pire, pour certains de ces maîtres, l'incroyance est définie par un statut légal qui rend licite la mise à mort du coupable et la confiscation de ses biens (cf. Ghazâlî). On trouve toutefois des maîtres qui pensent que le juif pieux aura droit au Paradis (cf. Hujwîrî).

c. Le rapport des maîtres soufis aux rites et coutumes des juifs et des chrétiens

Concernant les rites et coutumes chrétiennes, on trouve chez les maîtres soufis tout un éventail de positions, allant de leur respect et acceptation à des critiques argumentées ou violentes et dénuées de fondement. Les juifs sont considérés comme ne s'attachant qu'à l'extériorité, cette approche entraînant une hypertrophie des commandements, ainsi qu'un amour inadéquat de la vie : « *Le raisonnement logique mis en forme, on dira: Tout ami souhaite rencontrer son ami; le Juif ne souhaite pas rencontrer Allah ; on en déduit donc qu'il n'est pas parmi les amis d'Allah⁴.* » (Ghazâlî). Le laxisme général et l'absence de lois à suivre chez les chrétiens sont considérés comme découlant d'une tendance exagérée à l'intériorité, que, pour ces maîtres soufis, l'islam corrige par une heureuse harmonie entre le spirituel et le matériel.

d. Le rapport des maîtres soufis aux chrétiens et aux juifs en tant que personnes

De nombreux maîtres soufis ont une vue ontologiquement très négative sur les juifs en tant que personnes. Nation maudite (Jawziyya, al-Maghîlî), les juifs ont des défauts intrinsèques, déjà mentionnés dans le Coran : fils de singes et assassins de prophètes (Jawziyya, Hajj 'Umar). Pour certains (al-Maghîlî), chaque juif incarne le Satan lui-même. Ils sont un peuple de supercherie, de ruse, et d'une extrême hostilité. Ils sont puants, du fait que durant la guerre de Khaybar les femmes juives se sont accouplées aux cadavres morts des soldats juifs ! (Sidi Lakhdar). Un grand maître, Sirhindî, va même en tirer la fatale conclusion : chaque fois qu'un juif est tué, c'est dans l'intérêt de l'islam. Al-Sabtî a accusé les juifs d'avarice, et pire il les prétend opposés à toute forme de charité. Face à cette liste accablante, le mérite du grand maître soufi Sîdî Aḥmad ben Yûsuf, qui aurait accueilli en Algérie avec amour et tolérance toute une communauté juive de rescapés de l'Inquisition espagnole, nous remplit d'admiration.

Des maîtres soufis ont fait preuve d'une estime sincère et profonde envers des moines chrétiens : avant tout, pour ce qu'ils ont appris de ces ascètes – la nature du désir, comment dominer son Moi, trouver la voie vers Dieu. D'aucuns reconnurent à ces mystiques chrétiens la capacité de faire des miracles et admirèrent la moralité et l'intégrité de leur comportement, leur honnêteté.

⁴ Al-Ghazâlî, *Al-qisṭâs al-mustaqîm*, Beyrouth : al-maṭbaa al-kâṭūlîkiyya, 1959, p. 57.

À notre connaissance, aucun maître n'a recommandé de supprimer la *dhimma*, le statut humiliant des peuples du Livre en terre d'islam, ou même d'en considérer une réforme. Bien au contraire, les plus grands maîtres, tels al-Ghazâlî et Ibn 'Arabî, ont appelé les dirigeants à l'appliquer de manière plus stricte. Nombreux considèrent comme licite et juste de recevoir les recettes de la taxe de capitation (*jizya*). Certains allèrent même jusqu'à rédiger des prières maudissant les « peuples du Livre », d'autres enjoignirent les musulmans de ne pas prendre les juifs et les chrétiens pour amis. Des maîtres soufis consacrèrent des efforts à convertir juifs et chrétiens à l'islam, le point commun des récits rapportés principalement par les hagiographes étant la démonstration de la supériorité de l'islam sur tout ce que le judaïsme et le christianisme ont de plus vertueux ou spécifique : la charité, l'humilité, la prière, le shabbat. De plus, certains maîtres, dont des sommités comme Rûmî, ont entraîné des conversions en accomplissant des miracles supérieurs à ceux des ascètes chrétiens, et parfois mêmes à l'image des miracles réalisés par Jésus lui-même (soigner les malades, ressusciter les morts). Poussant à l'extrême la supériorité de l'islam, on note le cas d'un maître appelant Jésus en personne à témoigner miraculeusement dans une église de la véracité de l'islam, convainquant ainsi les fidèles chrétiens à se convertir. Mais le plus grave demeure sans doute la participation active de maîtres soufis à des émeutes populaires contre les juifs et les chrétiens, prenant parfois la tête de ces mouvements ou même les initiant. Ces émeutes visaient principalement la destruction et le pillage de synagogues et d'églises, construites selon eux en infraction des lois de la *dhimma*. On note aussi leur action en vue de démettre de leurs fonctions administratives des juifs et des chrétiens nommés à des postes importants auprès des dirigeants politiques musulmans de leur époque. On ne s'étonnera donc pas de voir Ghazâlî autoriser légalement à maudire les juifs, les chrétiens, les corrompus, les fornicateurs et les oppresseurs, incluant dans une même catégorie les « peuples du Livre » et les hommes de la pire engeance.

e. Le rapport des maîtres soufis au *jihâd*

Les maîtres soufis ont souvent témoigné parallèlement un soutien inconditionnel au *jihâd* mineur et au *jihâd* guerrier et sanguinaire contre les infidèles et les ennemis de l'islam, forme paroxysmique de l'intolérance dans le rapport à l'autre. Ce soutien s'exprima dans les cas de *jihâd* défensif, quand les forces chrétiennes attaquaient les territoires que les musulmans considéraient comme *dâr al-islâm* (territoire une fois tombé sous domination musulmane), position compréhensible car relevant d'une légitime, même si subjective, défense. Mais il se manifesta de manière équivalente, et sans différenciation, en faveur du *jihâd* offensif, visant à étendre la domination de l'islam aux territoires du *dâr al-ḥarb* (territoire non encore conquis

par la nation musulmane), et à supprimer ce que ces maîtres considéraient comme polythéisme et idolâtrie. Ghazâlî recommande de conduire une expédition guerrière chaque année sur quelque front important. Dans ce *jihâd*, le maître légitime l'acte de tirer dans une forteresse, même s'il s'y trouve des femmes et des enfants. On a le droit de les livrer à un incendie et/ou de les noyer. Il valide aussi toute prise de butin durant le *jihâd*. Summum de l'intolérance, il conseille de convertir de force les ennemis vaincus durant le *jihâd*.

Contrairement aussi à une idée reçue, le *jihâd* majeur, celui des cœurs, ne vient, à notre connaissance, jamais remplacer chez les maîtres soufis le *jihâd* mineur, celui de la guerre. Bien au contraire, « *les strates d'interprétation symboliques se juxtaposent à la strate des obligations légales sans l'abolir*⁵ », le *jihâd* majeur constitue la condition de la réussite du *jihâd* mineur, sa matérialisation, et par-là permet de réaliser l'harmonie entre le monde spirituel et le monde matériel. La soif de la mort spirituelle en Dieu par le *fana*' trouve son écho et sa concrétisation dans la mort en *shahîd* au combat contre les infidèles. Le soufi nettoie sa souillure intérieure par le *jihâd* majeur et la souillure polythéiste du monde par le *jihâd* mineur. L'invocation d'Allah et le *takbîr* donnent l'avantage aux troupes musulmanes dans leur guerre contre des troupes chrétiennes égales en nombre et en force physique. De grands maîtres, tel Ibn 'Arabî, ont soutenu que la participation à la guerre sainte ouvrait les portes de la sainteté, voyant un lien causal entre la guerre du soufi contre les ennemis de l'islam et son niveau spirituel. Donc, loin d'être une action répugnante mais nécessaire, le *jihâd* contre les infidèles constitue une forme extrême de sainteté. En conséquence, la participation au *jihâd* guerrier garantit le Bonheur dans ce monde-ci et dans le monde à venir. Le rappel par les maîtres soufis des entreprises de *jihâd*, tant offensif que défensif, de Muḥammad comme modèle à suivre, indique bien que le rapport à la guerre sainte est ontologique et ne découle pas du besoin de défendre les territoires de l'islam. De plus, les maîtres soufis, par les miracles qu'Allah accomplit pour eux dans le cadre de ces guerres saintes auxquelles ils participèrent si souvent, affirment que le *jihâd* guerrier est agréé et soutenu par Dieu lui-même, et lui donnent ainsi une valeur positive absolue et éternelle. Ceci explique que pour tout le millénaire couvert par cette étude, des débuts du soufisme à 1856, et pour les trois continents étudiés, l'Asie, l'Europe et l'Afrique, on ne trouve, à notre connaissance, aucun maître soufi condamnant explicitement le *jihâd* guerrier et affirmant que celui-ci est révoqué et remplacé par le *jihâd* majeur. Si l'on garde en mémoire que la guerre

⁵ Dominique et Marie-Thérèse Urvoy, *Les mots de l'islam*, Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, 2004, p. 107.

armée contre ceux qui professent une autre foi représente le paroxysme de l'intolérance religieuse, cette étude du rapport des maîtres soufis au jihâd, révèle une image profondément négative.